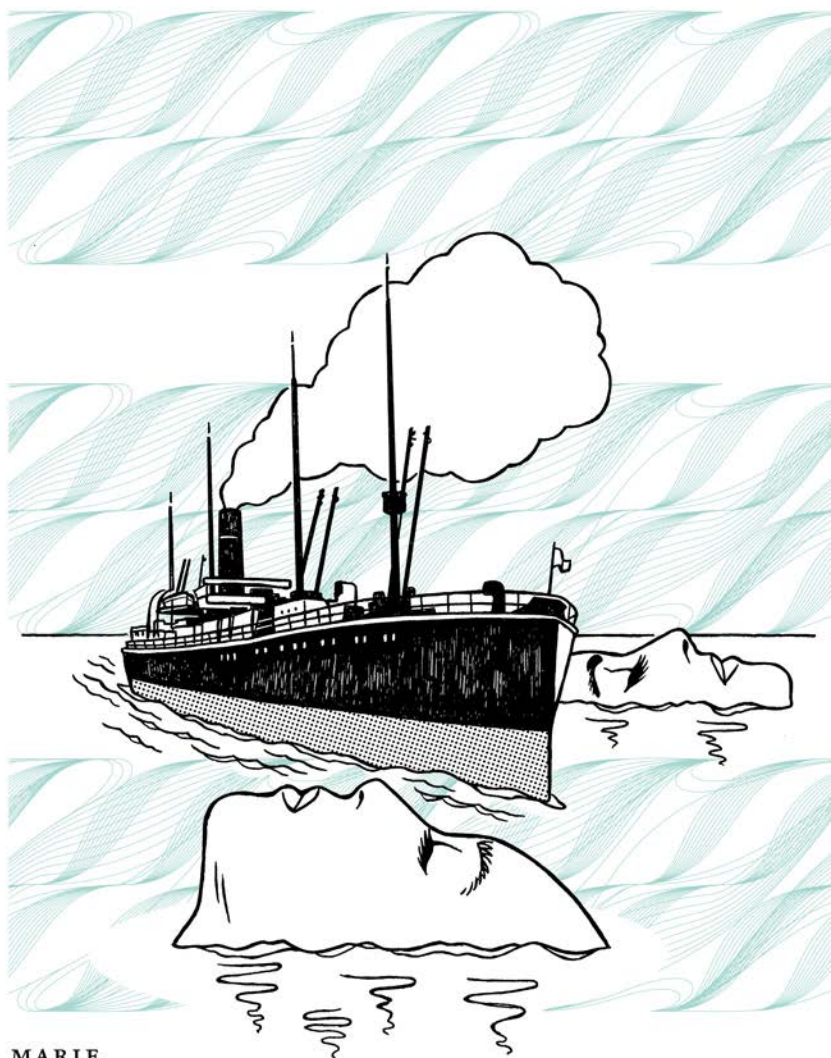


# ÉRIC DE HAULLEVILLE

Le Voyage aux îles Galapagos

Préface d'Éric Dussert



pépites



MARIE  
BARBIER

# ÉRIC DE HAULLEVILLE

## Le Voyage aux îles Galapagos

Embarqué à bord de *La Glavane* depuis Le Havre, un jeune homme dénommé Gravier Bleu fait naufrage sur une île inconnue, non loin des Galapagos.

Perdu dans cette nature luxuriante, le nouveau Robinson se heurte à de curieux mirages. Les inquiétantes manigances de Jack le Hibou le poursuivent comme une ombre, tandis que de poétiques missives de son amie d'enfance Doride lui parviennent, inexplicablement.

Et si du Havre aux Galapagos, il n'y avait qu'un rêve ?

Malicieux jeu de piste, ce roman aux accents surréalistes revisite le genre du récit de voyage dans une langue envoûtante.

*Plongé très jeune dans la fièvre des avant-gardes de Bruxelles et Paris, le poète et écrivain belge Éric de Haulleville (1900-1941) n'aura pas eu le temps de se mesurer à ses contemporains. Reste Le Voyage aux îles Galapagos, chef-d'œuvre inclassable paru en 1936 et aussitôt récompensé du Prix Albert I<sup>er</sup>. Par sa désinvolture littéraire et son érudition, l'auteur rappelle Henri Michaux.*

# **LE VOYAGE AUX ÎLES GALAPAGOS**

PARUS

Alice Bellony-Rewald, *Le secret de Dina, l'égérie de Maillol*, 2018

Elena Balzamo, *Triangle isocèle*, 2019

Francis Stevens, *Le Coffret des abîmes*, 2019

Ivan Nilsen, *Les Carnets de Salonique*, 2020

Elena Balzamo, *Décalcomanies*, 2020

Stina Stoor, *Sois sage, bordel!*, 2021

Francis Stevens, *La Citadelle de la peur*, 2021

*Dans la collection Pépites*

Carl Jonas Love Almqvist, *Araminta May*, 2021

Ce texte a paru pour la première fois aux éditions Grasset en 1936.

© Marie Barbier Éditions, 2021

ISBN : 978-2-491147-13-6

# LE VOYAGE AUX ÎLES GALAPAGOS

Éric de Haulleville

*Préface et bibliographie d'Éric Dussert*



MARIE BARBIER  
**pépites**



# Préface

*C'est un monde à part et en raccourci.*

Charles Darwin<sup>1</sup>

*C'est rare qu'on s'y rende du Havre.*

Capitaine Boutarel

Quelque temps après Homère et sitôt la machine à imprimer mise au point, l'humanité a entrepris de relater ce qui, des périples les plus étonnants, avait permis d'enrichir l'idée qu'elle se faisait de la Terre, de ses peuplades et des richesses des différents règnes. Que de climats décrits, que d'étonnantes créatures données en pâture aux rêves des hommes et de leurs petits... Après les Anciens et le Massaliote Pythéas (*circa* 380-310 av. J.-C.), dont le livre *De l'Océan* a été perdu par les Antiques eux-mêmes, il aura fallu, géopolitique oblige, intégrer à la horde des explorateurs, aventuriers et autres missionnaires dotés de la force de caractère nécessaire

---

1. Charles Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde. Fait à bord du navire Le Beagle de 1831 à 1836* (Londres, Smith, Elder & Co., 1839-1844, 3 vol.) Édition française : Paris, Reinwald et Cie, 1875.

à la rédaction d'un journal de route une quantité impressionnante d'administrateurs et fonctionnaires coloniaux en mal de reconnaissance littéraire. Le Belge Éric de Haulleville est de cette époque où la fiction coloniale a remplacé le strict naturalisme et les récits édifiants. Les grands voyageurs un peu dilettantes de l'aube du romantisme avaient relancé en leur temps ce goût de l'Ailleurs dont la tradition homérique longtemps active avait peu à peu périclité. L'expédition d'Égypte menée tambour battant par Napoléon donna lieu, tout d'abord, à la publication des vingt-trois volumes de la *Description d'Égypte* entre 1809 et 1829. Près de deux cents ingénieurs, savants et artistes – assistés de vingt-deux imprimeurs, s'il vous plaît – y soulignaient l'immense intérêt du voyage. Puis vint l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) du vicomte de Chateaubriand, qui produisit lui aussi une ferme incitation à dépasser un petit peu Rome : le voyage en Orient était rendu à la mode, suscitant imitations et déclinaisons fantaisistes<sup>2</sup>, relançant l'excitation et le goût des territoires lointains. En France même, Charles Nodier, Alphonse de Cailleux et le baron Taylor trouvèrent assez de lieux remarquables pour produire bientôt

---

2. Les plus célèbres sont l'*Itinéraire de Pantin au Mont-Calvaire en passant par la rue Mouffetard, le faubourg Saint-Marceau, le faubourg Saint-Jacques, le faubourg Saint-Germain, les quais, les Champs-Élysées, le Bois de Boulogne, Neuilly, Suresnes, et revenant par Saint-Cloud, Boulogne, Auteuil, Chaillot, etc.*, [...] ouvrage récent, écrit en style brillant, et traduit pour la première fois du Bas-Breton, sur la neuvième édition, par M. de Chateauterne, [René Perrin] (Paris, J. G. Dentu, 1810), et l'*Itinéraire de Lutèce au Mont-Valérien, en suivant le fleuve séquanien, et en revenant par le Mont des Martyrs. Petite Parodie d'un grand voyage* (s. l. [Paris], s. n. [Esprit des journaux], 1811) de Cadet de Gassicourt, fameux goguettier par ailleurs.



leurs célèbrissimes *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (1820-1878), illustrés, c'est à signaler, avec toute la majesté, toute la splendeur que réclamaient les chefs-d'œuvre de l'architecture et des paysages rencontrés, mais dans une tonalité assez généralement mélancolique : ciels tristes et nuageux, ombres partout présentes, ruines variées : Darwin n'a pas décrit les Galapagos avec plus de volubilité. Ruines exceptées. Le romantisme était encore habité par son tropisme gothique.

Éric de Haulleville connaissait fort bien les grands livres de voyage, puisque c'est dans la bibliothèque paternelle qu'il les trouvait à portée de main. Fils du conservateur du Musée du Congo belge de Tervuren<sup>3</sup>, institution équipée d'une bibliothèque et de spécimens variés<sup>4</sup>, Éric est né à Etterbeek (Bruxelles-Capitale) le 13 septembre 1900, l'année même où son père publie la deuxième édition de *La Morale de la colonisation* (Lebègue & Cie, 1900). Il est le premier fils et le quatrième enfant d'une fratrie de quatre filles et trois garçons... Éric est alors un gamin rondouillard, bien placé pour s'approprier une solide culture livresque. Il va d'ailleurs suivre des études de droit à l'université de Bruxelles, où il fait la rencontre déterminante d'Odilon-Jean Périer<sup>5</sup>. Périer qui deviendra incidemment, et malgré le fait qu'il mourra très jeune, à vingt-sept ans, le 22 février 1928, le grand poète belge de l'époque, avec Henri

---

3. Alphonse de Haulleville (1860-1938), marié en 1895 à Laurence Cambier (1875-1962), la mère d'Éric.

4. Musée royal de l'Afrique centrale désormais.

5. Jean Thévenet affirme qu'ils se sont rencontrés à Beverloo lors de leur service militaire.

Michaux. En 1920, Périer présente de Haulleville à Franz Hellens, qui dirige alors les éditions Le Disque vert et la revue éponyme. Trois ans plus tard, c'est sous sa marque que paraît le premier recueil poétique de ce dernier intitulé *Dénoûment*. Éric en gratifie ses contacts et amis, Marie Gevers, Jean Cocteau, Jean Giraudoux, etc. Blaise Cendrars le remercie d'une carte postale le 8 juin 1923: «Cher Monsieur, / Merci d'avoir songé à m'envoyer votre beau volume. *Dénoûment* est peut-être un coup de tranchoir. La netteté va commencer pour vous. / Ma main amie / Blaise Cendrars<sup>6</sup>.»

Le livre comporte un magnifique calligramme de Périer dédié à Haulleville, représentant une clef: «Que les amateurs de poésie se donnent la peine d'entrer. La clef est sur la porte. Le poète a son comptoir et des marchandises de bonne qualité. L'auteur, un bon petit jeune homme, a plus d'un tour dans son sac. Que les vieux messieurs jettent ce livre, c'est une bombe à retardement.»

Périer ne se trompe pas de beaucoup pour ce qui est du retardement: Haulleville ne parvient pas à placer ses manuscrits suivants. Le 18 avril 1925, Jean Paulhan lui écrit pour lui refuser *La Tragédie*,

---

6. «Lettres adressées à Éric de Haulleville», vente Alain Ferraton, Bruxelles, 2-3 décembre 2011. Jehan-Rictus, qui avait reçu lui aussi le volume au titre du service de presse, répond ceci à Haulleville le 26 avril 1923: «Je l'ai lu avec grand plaisir. Il va de soi que je ne suis pas encore fait (malgré Tzara, Cocteau, Cendrars, etc.) à ces poèmes cinématographiques. Je crains seulement que ces tentatives n'arrivent rapidement à donner l'impression du procédé et je prends la liberté de vous mettre en garde contre ce possible écueil [quant au calligramme de Périer, il lui semble] délicieusement absurde et d'une fantaisie incohérente tout à fait suave.» Source identique pour toutes les missives citées ici.

avec ce métier roublard qu'on lui connaît : « J'aime beaucoup *La Tragédie*, je l'aime même sans réserve : c'est un sentiment dont il faut se méfier. À vrai dire, je ne pense pas que le charme qui l'anime représente une grande victoire sur vous-même, il me semble trop aller de soi ; pour dire les choses d'une façon un peu bête, je ne pense pas que vous ayez jusqu'à présent formé votre personnalité de façon suffisamment sûre. Je vous le rends. » De même, l'année suivante, le 16 octobre 1926, pour *Tramontane* : « J'ai lu *Tramontane* avec émotion, avec surprise, avec hésitation. Je ne pense pas qu'il me soit possible de la donner dans la N.R.F. » Ce que confirme sur un air connu Gaston Gallimard – trois ans plus tard – le 20 avril 1920 : « Malheureusement, mon programme d'édition est actuellement prêt pour de si nombreux mois que je ne puis espérer y trouver une place pour votre ouvrage<sup>7</sup>. »

Odilon-Jean Périer aura été, de fait, une clef pour Haulleville auquel il dédie encore « Pour veiller ce soir d'hiver » (*Le Promeneur*, Gallimard, 1927). L'année de la mort du poète, son ami s'installe à Paris. Alors qu'il a travaillé au Pavillon colonial de Tervuren jusqu'aux environs de 1931, comme le montrent ses lettres à Robert Guiette consultées par Paul Aron<sup>8</sup>, il devient marchand de tableaux à la galerie Pierre. Il est déjà en contact avec Aragon, Max Jacob, le peintre Pierre Roy et les surréalistes, quelques dadaïstes, Christian Bérard, René Magritte, Iwan Gilkin, Camille Goemans, Eddy du Perron et Jean

---

7. Les Cahiers du Journal des poètes publieront *Tramontane* en 1941.

8. Paul Aron, « *Le Voyage aux Iles Galapagos* de Éric de Haulleville, ou les vagabondages d'une bibliothèque », *Textyles*, n° 20, 2001.

Cocteau, les incontournables de l'époque. Il prend le thé avec Edith Sitwell, Man Ray le photographie, et Colette souhaite le rencontrer<sup>9</sup>... En 1930, il donne aux éditions de la Montagne de Georges Hugnet *Le Genre épique*, un texte en prose sous-titré *Autobiographie*, ce qu'il n'est évidemment pas. Éric de Haulleville y place cependant un sujet qui lui tient beaucoup à cœur, Odilon-Jean Périer. Il réitérera l'hommage dans un numéro spécial consacré au poète par la revue *Sang nouveau* (1933) et sous une forme marquante :

« Quelques-uns qui ont aimé Odilon-Jean Périer n'ont plus jamais revu leur visage dans la glace. »

Mais Haulleville est aussi docteur en droit, beau-frère d'Aldous Huxley et, accessoirement, homme d'administration à la plume cocasse – il est remercié pour ses courriers ironiques –, collaborateur temporaire du cinéaste Henri Storck et soldat engagé, mais sans rôle, comme on le verra. Homme charmant, rond sans doute, il dispense en compagnie de son épouse Rose une « ambiance » douce, une sensation d'épanouissement que remarquent leurs amis. Il a d'abord l'humour d'un poète souriant, traitant avec ironie et subtilité les faits et les choses, y mêlant, si l'on en juge par son dernier livre, *L'Anneau des années*, un peu de métaphysique.

Reste cette « bombe à retardement » annoncée par Odilon-Jean Périer... On est tenté de croire que le poète mettait en garde les vieilles barbes de la critique, les pédagogues et les bons bourgeois, mais également le clan surréaliste qui n'appréciait guère

---

9. « *Je voudrais bien vous voir, à cause des pages que j'ai lues – ce voyage surtout.* » Billet que l'on peut probablement dater de 1934.

l'indépendance. Signataire avec Delteil, Soupault, Cendrars ou Ribemont-Dessaignes de la fameuse « Lettre ouverte à M. Paul Claudel, ambassadeur de France au Japon » (2 juillet 1925) en réponse à l'injure du diplomate – bien mal éclairé, Claudel avait déclaré que dadaïsme ou surréalisme n'avait « qu'un seul sens : pédérastie » –, Haulleville ne côtoie pas longtemps la troupe du sergent Breton. Dès les années 1920, il avait senti, comme son ami Périer du reste, que les options littéraires du surréalisme tournaient globalement au tir à blanc. Pour le reste, il a l'occasion de fréquenter d'autres cercles et les choisit moins dogmatiques, plus ouverts : celui du *Disque vert* évidemment, le grenier de Géo Norge aussi, ou encore le « groupe du lundi » qui publie le 1<sup>er</sup> mars 1937 sous l'influence de Robert Poulet et Franz Hellens, un manifeste contenant les « six pages les plus commentées de l'histoire littéraire belge de langue française » : aux côtés du prolétarien Pierre Hubermont (1903-1989), de Michel de Ghelderode (1898-1962), de Marie Gevers (1883-1975) ou de Paul Fierens (1895-1957), Éric de Haulleville signe une déclaration antirégionaliste qui fait couler beaucoup d'encre à Bruxelles. Mais c'est peu de chose comparé à l'effet du *Voyage aux îles Galapagos*.

Après avoir obtenu en 1936 le prix Albert I<sup>er</sup>, le livre suscite beaucoup d'intérêt. Quant à le décrire par le menu, n'y pensons pas. Disons simplement qu'il expose un périple étonnant, mêlé d'avaries et de moments oniriques, qu'il passe bel et bien par les îles, d'autres îles encore, peuplées ou non, et qu'il finit sous la plume de Doride, l'un de ses personnages fantômes. Pour donner une idée de sa

tonalité, tellement adaptée à son époque tonitruante et à la nôtre – elle requiert à l'évidence un retour à la saveur des mots et à la subtilité des images –, il faut rameuter l'épopée telle que Cendrars la menait, l'érudition et son brouillage organisé par Jean-Paul ou Arno Schmidt, le pastiche et le détournement à la manière de Fernand Fleuret (*Jim Click ou la Merveilleuse Invention*, 1930), et bien sûr encore la grâce telle que Louis Chadourne savait la distiller (*Le Maître du navire*, 1919). En ce qui concerne les étrangetés, maritimes ou viatiques, viennent à l'esprit *Les Tortues* (1956) de Loys Masson, comme *L'Odyssee fantastique d'Arthur Dément* de Mario Mercier (1976), *L'Hydre* de Guillaume Loubet (1959) ou *Les Noccs chymyques du capitaine Nemo et de Salomé*, « cocasse bouffonnerie » rédigée vers 1930 par Marcel Moré, mais publiée en 1968 seulement. La littérature française ne manque pas de tentatives de cette sorte, audacieuses, construites contre l'idée de « beau » ou contre l'expression pleine de morgue d'une intelligence manifestement brillante. Il est clair que ce *Voyage* appartient à leur famille, si c'en est une, car c'est un livre inclassable, doté d'une terrible force d'envoûtement.

Seul Éric de Haulleville aurait pu éclairer toutes les facettes de son chef-d'œuvre. Malheureusement, il va suivre de peu son ami Odilon-Jean Périer dans la tombe. Engagé dans la « drôle de guerre » durant laquelle rien ne se passe, comme dans un rêve maussade, atteint d'une maladie endémique qui le fatigue énormément depuis quelque temps déjà, il s'épuise dans un exode très compliqué à travers la France de 1940. Sa femme et ses amis s'inquiètent. Il se retire

au soleil de Saint-Paul-de-Vence dans une pension silencieuse et y meurt le 20 mars 1941<sup>10</sup>.

Le livre qu'il nous laisse est une œuvre de haute malice : c'est tout à la fois la satire de tous les exotismes de 1936 (fascination coloniale, surréalisme, psychanalyse, aventure sportive ou guerrière, évasion tous azimuts) et un exercice de marqueterie littéraire remarquable, telle que Guy Debord aimera la pratiquer. Au moment où les révolutions esthétiques amorcées semblent s'essouffler, il prend date en produisant un texte que l'on dirait opiacé. Naturellement, les lecteurs eux-mêmes sont mis en question, exactement comme ils le seront vingt ans plus tard avec la mise en perspective critique du Nouveau Roman. Lisons des romans d'aventure, lisons les poètes, nous dit en substance Éric de Haulleville, mais examinons avec attention ce que nous lisons. Ne soyons plus dupes, même si nous croyons à la littérature, à la fiction, aux messages du rêve et aux apesanteurs de la rêverie. Avec le temps, lecteur et joueur comme il l'est, il est devenu capable de dénouer les fils du récit et d'en révéler les *topoi* et les répétitions, les ficelles et les trucs dont les voyageurs usaient innocemment, qu'ils soient explorateurs de l'Europe des Lumières, antiques

---

10. Sa femme, sœur de Maria Huxley, l'épouse du romancier Aldous Huxley, rejoint avec sa fille Olivia les États-Unis après la guerre. Olivia, qui porte, en référence au roman de Franz Hellens, le deuxième prénom de Mélusine, suit les enseignements de Krishnamurti, voyage en Europe et en Asie, notamment à Java et au Tibet, traduit les *Confessions d'un rebelle irlandais* de Brendan Behan (1987) et dédicace ses mémoires, *The Fairy's Tale: an autobiography* (1983), aux lamas et aux musiciens balinais. Elle est également poète.

voyageurs ou explorateurs appointés par l'Occident colonisateur.

Son roman est d'abord publié en 1934 dans les *Cahiers du Sud*, après qu'un chapitre a paru au sommaire du *Disque Vert* de Franz Hellens, puis réédité en 1936 avec quelques modifications par Grasset<sup>11</sup>. Très vite, il séduit tout le monde. De Colette aux *Nouvelles littéraires* en passant par *Le Mercure de France* qui, sous la plume de Georges Marlow, le juge « le plus étonnant de tous » (1<sup>er</sup> décembre 1931). On s'arrête systématiquement sur l'« insolite beauté de ses images », preuve que les poètes ont depuis Apollinaire fait bouger les lignes et que l'audace de leurs coups de « tranchoir » est désormais appréciée. Dans un encart publié par *Les Nouvelles littéraires* du 11 avril 1936, et pour mettre encore de l'huile parfumée sur le feu du succès, les éditions Grasset dévoilent le pot aux roses : « L'auteur n'a pas été en Chine ni au pôle ; mais ce sont les récits qui se trompent, et l'imagination seule a raison. »

Après les marins qui ont relaté leurs courses, leurs emardées et parfois leurs naufrages, après Herman Melville qui a visité à l'instar de Darwin *Les Îles enchantées*, après Stevenson et Conrad, Éric de Haulleville prend une route diamétralement opposée à celle du *Vaisseau des morts* (1926) de son contemporain B. Traven, dont le réalisme infernal confine à la magie noire. Dès l'annonce

---

11. L'édition initiale de 1934 comporte un tirage de tête illustré du tirage original d'une photographie de Rose Nys (1908-1981), future madame de Haulleville (le mariage a lieu le 31 octobre 1935 à Uccles), figurant l'auteur entouré de palmiers, fumant la pipe à côté d'une maquette de bateau à voile.



de sa préparation, en 1930, le livre de Haulleville est présenté avec cette précision qu'il ne s'agira ni d'un roman, ni d'un essai, ni d'un poème en prose. Posé d'emblée comme un voyage imaginaire, il est cependant sous-titré *roman*, mais confesse dès son « Avant-lire pour remplacer le "Prière d'insérer" » son statut de « poème romanesque » et de « comédie spirituelle ». On exclut qu'il s'agisse d'un roman de formation. Quoiqu'une initiation paraisse susceptible d'avoir été infligée au « doux vannier » qu'est Gravier Bleu après son choc frontal, son naufrage et sa robinsonnade aux Galapagos en compagnie, plus ou moins réelle, de Rolla, son épisodique amante, de Doride, qui se contente de lui écrire – mais d'où donc ? – et du méphitique Jack, dit Jack le marin ou encore Jack le hibou... Citant Gide et son parodique *Voyage d'Urien*, le rieur Éric souhaite laisser le « plus beau roman de chevalerie ».

Cultivé, proche d'Henri Michaux, le fameux citoyen-créateur de la grande Garabagne (1936) rejoint plus tard sur sa pirogue par le doux Pierre Bettencourt, Haulleville aura été sensible aux détournements successifs du récit de voyage par ses prédécesseurs prestigieux, comme le comte Xavier de Maistre, frère de Joseph et ancien général du tsar Alexandre I<sup>er</sup>, entreprenant en 1794 son intime *Voyage autour de ma chambre*, sa magnifique conversation avec lui-même, ou comme Edgar A. Poe, dont *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym* (1838) abordaient un continent métaphysique avec le pôle Sud. Haulleville l'ignorait probablement mais la campagne d'Égypte avait produit aussi ses effets sur le peintre Francisque Monnet, qui a peut-être été de l'aventure napoléonienne aux

sables d'Égypte. Ce dernier racontera à Saint-Étienne en 1876 une étonnante *Histoire au-dessus du crocodile*<sup>12</sup> qui partage avec le *Voyage aux îles Galapagos* certaines caractéristiques esthétiques et formelles : on trouve en ses pages un récit aussi fou qui suit de la Polynésie au pôle Sud un narrateur et une *manta*, femme sirène, présente la Montagne aux échos (recelant des voix celtes et hébraïques congelées depuis le Déluge), le géant Séphor, bienveillant immortel qui narre la lutte des géants ses aïeux avec les petits hommes querelleurs, etc. Plus proche thématiquement des *Voyages fantastiques du baron Brambeus* du Russe Ossip Senkovski, le récit de Francisque Monnet est, à l'instar de celui de Haulleville, un hommage à la littérature éternelle et une fantaisie assumée où le cocasse semble émis depuis plusieurs sources antérieures, compilées et jointurées, formant un aussi curieux pot-pourri que le *Voyage aux îles Galapagos*. Reste que ce roman, assumé lui aussi en tant que roman malgré son péristyle, comporte un élément supplémentaire apte à lustrer sa modernité : l'autodérision. Gravier Bleu n'est pas un garçon tout à fait sérieux et il s'en gausse, multipliant clins d'œil et mises en abyme d'un air détaché. Le Grand Jeu cabote dans des eaux circonvoisines...

Comme le souligne l'universitaire Paul Aron dans son article sur les imbrications et citations repérables dans le récit, *Le Voyage aux îles Galapagos* est un mémorable patchwork convoquant une foule de références bibliographiques. Sur son territoire, le *Voyage d'Urien* (1893) de Gide côtoie *L'Amateur*

---

12. Saint-Étienne, Imprimerie de Montagny, 1876.

*d'imprudence* (1932) de Marcel Jouhandeau, roman de l'amphigouri qui a été apprécié autrefois d'André Pieyre de Mandiargues, ou les *Gestes et opinions du Docteur Faustroll, pataphysicien* (1911) d'Alfred Jarry. Voici encore ici un morceau de Lautréamont, là de la *Mélusine* (1920) de Franz Hellens – explorant elle-même un parc inspiré de Poe –, plus loin *Suzanne ou le Pacifique* de Jean Giraudoux (1921)... Sans doute faudrait-il pousser plus loin encore cette exploration. Elle nous conduirait peut-être au grand succès de librairie qu'a été *À la poursuite du soleil. Journal de bord* (1929) du célèbre navigateur Alain Gerbault ; il avait fait lui aussi escale aux Galapagos. Cependant, la culture livresque n'est pas la seule matière exploitée par Haulleville, qui a aussi capté un fait divers, preuve terminale, pleine de terreur et de mystère, que les « îles de Large et de Feu » étaient dans le vent, si l'on ose dire, au moment où Haulleville s'en est emparé. Simple concours de circonstances, la disparition de la « baronne Wagner » à l'ouest de la côte équatorienne avec l'un de ses amants défraya la chronique entre 1932 et 1935. Celle qui tenait avec ledit Lorentz (ou Laurentz) un « petit magasin de frivolités » au 211 de l'avenue Daumesnil, dans le XII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, s'était installée avec plusieurs hommes et ses trois chiens, Pirate, Le Caire et Lumpi, sur l'une des îles les moins peuplées de l'archipel pour y pratiquer le nudisme – qui était à la mode aussi<sup>13</sup>. « Notre maisonnette en tôle ondulée est entourée d'arbres orangers dont le parfum est

---

13. Notamment depuis que le poète, romancier et traducteur Théo Varlet, natif de Lille et familier de Bruxelles, en avait fait la réclame à Cassis dans les années 1900.

enivrant<sup>14</sup>.» Elle l'écrit depuis le Post Office Bay (baie de Floreana). La baronne sybarite a trouvé en sa thébaïde un jardin d'éden où « nous sommes heureux comme ceux qui n'ont plus aucun désir ». Apparemment, l'absence de désir n'est pas équitablement répartie puisque, quelques coups de feu plus tard, la découverte de deux cadavres d'adultes momifiés sur une tierce île ainsi que la disparition de leur progéniture adolescente vont mêler la police équatorienne à ces ébats sans contraintes. Mais la baronne a disparu. On la retrouvera un peu plus tard, y compris dans un roman de Georges Simenon qui a mis à profit son reportage à Quito<sup>15</sup> pour le compte du journal *Paris-Soir* (10 février 1935). Plus surprenant encore, le même journal nous apprend que les gouapes du Havre sont dirigées par une « femme belle, puissante, mystérieuse », dont toute la presse s'énamoure sans l'avoir jamais vue... Nouveau mystère qu'on dirait sorti de l'imagination d'Haulleville... Le 13 août 1935, la baronne est retrouvée avec son amant préféré, Robert Philipppson, mais l'on perd la trace de la mystérieuse caïde du Havre. Il est probable qu'elle se sera réfugiée dans les pages de la deuxième édition du *Voyage aux îles Galapagos*.

Ainsi que l'a formulé Xavier de Maistre : « Une bonne imitation est une nouvelle invention. » Au cours des années 1930, on le voit, il n'est guère besoin de copier quoi que ce soit pour nourrir les lecteurs, en stricte filiation avec l'imaginaire exotique, la littérature homérique et ses « mers des histoires », des

---

14. *L'Intransigeant*, 23 novembre 1934.

15. *Ceux de la soif* (1938), roman qui a pour décor la baie de Floreana et pour trame l'affaire de la « baronne Wagner ».

fragments renouvelés d'Arthur Gordon Pym dans les glaces, ou pour proposer dans le chapitre cinquième du roman, le plus célèbre sans doute, une « allégorie des mouvements littéraires » (Aron), ainsi que l'avait déjà fait Jarry dans *Faustroll*, et bien d'autres satiristes amusés par le monde des lettres (ou en manque de sujet), illustré ici par les « familiers du café des Deux-Palmiers » (les Deux-Magots évidemment). Non loin, « Les phoques du mystère volent au ras des flots », convoquant immédiatement Lautréamont, tandis que la « secte futuriste » tonitruie. Haulleville déploie les allusions comme Hellens anime le quotidien d'une grande ville dans son étonnant *Œil-de-Dieu* (1925), inspiré par Charlot, alors qu'il avait vécu la « vie rêvée » avec sa *Mélusine*. Robert Desnos est au coin de la rue, qui jongle avec ses personnages de roman-feuilleton, quant à Queneau, il va surgir bientôt. Ce sont des auteurs pairs, comme le sont Voltaire et Homère qui savaient pertinemment que le récit de voyage est aussi un cheminement à travers la littérature qui enchâsse des imaginations antérieures, comme ce *Candide* jaillissant par surprise dans le récit lors d'un passage inopiné dans la Lisbonne de 1755, tout juste remise de son embarras tellurique. Il vous reste à découvrir ce qu'allait faire Gravier Bleu dans cette galère.

Sans qu'il se dénonce vraiment, on le voit parcourir pour clore ses pérégrinations asiatiques les rues de Macao. D'où cette question inévitable : qu'y cherche-t-il ? De quel trouble souffre-t-il donc ? Un soupçon tout à coup : s'adonnerait-il à l'opium ? (C'était aussi une manie de l'époque...) Au cours de sa tressautante histoire, le Dr Falkenhaym, voyageur et géographe,

lui avait forgé le diagnostic de « complexe des rivières ». Le Dr Neurois préférait celui de dédoublement de la personnalité. L'un et l'autre se référaient au grand trouble de Gravier bleu, tentant d'associer le monde extérieur et ses sensations : « Mes aventures m'avaient instruit de l'impossibilité de faire coexister la conscience que j'avais du monde extérieur avec celle que j'aurais dû en avoir, semblait-il, si j'ajoutais foi aux circonstances vécues. Aussi renonçai-je à ce que les paroles que j'entendais fussent en harmonie avec ce que je voyais. » Heureusement, Doride veille. Son intervention vient couper court aux pensées sans garde-fou. Toujours pertinente, elle envahit sans prévenir l'espace narratif, s'empare du rôle de rédactrice et relègue Gravier Bleu au rencart. Elle cite alors Darwin et le *Grand Larousse* avec une méticulosité qui signale la bonne élève, figure rassurante s'il en est. Elle semble vouloir remettre les pendules à l'heure : « Le voyageur qui aborde aux îles Galapagos, marchant sur le sable noir brûlant, à l'ombre d'aucun arbre, pourrait se croire dans les Andes de Quito. Dans l'air, pas un seul insecte ne vole. »

Le caractère irrésolu de la réalité de l'aventure de Gravier bleu, l'évanescence de la femme telle qu'il la conçoit, l'inextinguible et protéiforme désir, la poésie fluide comme une rivière fraîche, les jeux épistolaires, le rôle cardinal du subconscient, le danger et ses cauchemars, tout désigne *Le Voyage aux îles Galapagos* comme le texte-clé d'un temps que la guerre nous a contraints d'oublier, un livre sans rives tressant à la littérature le plus bel éloge de miroitants lauriers composés d'expériences anciennes et de visions nouvelles. Contre toute attente, celui qui coud

le patchwork de ses Galapagos personnelles paraît incarner parfaitement l'écrivain à venir, celui qui préfigure les jeux des années 1960-1970, les usages postmodernes, le cut-up et le détournement. Bien avant la Beat Generation, les formalismes et autres insolences, tandis que s'élaboraient de nouvelles façons de songer – ainsi qu'une guerre totale –, Éric de Haulleville soulignait la formidable énergie du non-sens et de la provocation. Sa foi prosélyte en la littérature conduit aujourd'hui encore à une excitante mise en demeure : avancer encore, avancer toujours sur les pentes glissantes du langage, au lieu de poser son coude sur la tablette de la cheminée en déclarant avec fatuité : « J'ai lu tous les livres ». Dépassant le symbolisme devenu stérile, sautant par-dessus les « ismes » pour atterrir sur ses îles, Éric de Haulleville poussait le bouchon pour le faire tomber de la table, afin qu'il roule, rendu enfin à son autonomie, comble de la sauvagerie et de la résolution, souhait barbare de liberté totale, de déséquilibre perpétuel, de beauté.

Éric Dussert

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue sur  
[www.mariebarbier.com](http://www.mariebarbier.com)

Conception graphique: Laurent Bramardi  
Composition par Soft Office